



George Sand aux Estables

George Sand, baronne Aurore Dudevant, « femme libérée » avant l'heure.

Aurore Dupin est née le 1^{er} juillet 1804 à Paris. Orpheline de père à 4 ans, elle est élevée par sa grand-mère à Nohant. À 18 ans, elle épouse le baron François Casimir Dudevant avec lequel elle ne s'entend pas mais qui lui donne tout de même deux enfants. Elle le quitte en 1831 pour aller vivre avec un amant plus jeune qu'elle et entame ainsi une vie amoureuse dissolue dans laquelle vont défiler un écrivain, Jules Sandreau, un poète, Alfred de Musset, un musicien, Frédéric Chopin et bien d'autres.

Romancière, femme de lettres, elle écrit romans, nouvelles, pièces de théâtre, critiques littéraires. Elle n'est pas absente non plus de la vie politique, lançant des journaux engagés tel « La cause du peuple ». Elle fait scandale par sa vie amoureuse, par ses romans où elle fustige le mariage, mais également par sa tenue vestimentaire et son comportement masculins (elle fume et jure comme un charretier). C'est après son premier roman qu'elle prend le pseudonyme masculin de George (sans «s») Sand.

La « Brave Dame de Nohant » a beaucoup voyagé et noté scrupuleusement dans son *Carnet de voyages* ses pérégrinations qui lui servaient d'inspiration pour ses romans.

Le vendredi 17 juin 1859, avec son secrétaire-sigisbée Alexandre Manceau, sa dame de compagnie Bérangère, conduits par un cocher du Puy, ville qu'ils ont quitté à minuit, après être passés par Lantriac et Laussonne, ils arrivent sur le plateau des Estables, sans doute du côté du Gachas...

La suite a été publiée dans l'Éveil les 3, 9 et 11 février 1967 par E. Pandreau, ancien maire de Lantriac après qu'il eut consulté Le Carnet de Voyage de George Sand à la Bibliothèque Nationale et a été repris ensuite par Ernest Ribbes :



« Le chemin arrive à n'être plus qu'une lande. C'est encore là qu'il est le meilleur. Il se creuse, il se hérissé de blocs. Jean tient la voiture à chaque pas pour l'empêcher de verser. Cinq ou six fois les chevaux, bien qu'excellents, refusent le service. On est trop loin pour retourner sur ses pas et l'on espère d'ailleurs que le soleil et le Mézenc nous dédommageront. Point de soleil partant point de Mézenc. Rien qu'un brouillard épais au milieu duquel le cocher ne sait où il est, ni où il va. Heureusement nous sommes rejoints de temps à autres par des paysans qui reviennent du Puy avec leurs chevaux chargés de denrées d'échange : des choux et des légumes

Rousset d'en bas où a séjourné George Sand

contre du beurre et du fromage. Ces messieurs que nous avons vu déjeuner à Laussonne avec du vin chaud, du pain, du fromage et du café ont marché toute la nuit et se rendent comme nous aux Estables, seulement ils prennent des coursives et quand ils nous retrouvent ils disent que c'est très dangereux et que nous ferions mieux de ne pas être en voiture. C'est aisé à dire ! La pluie a si bien détrempé le terrain bourbeux qu'on y enfonce à mi-jambe et qu'on y glisse comme sur la glace quand on y enfonce pas. Manceau fait quand même presque tout le chemin à pied avec Jean. Bérangère et moi, après de vains essais pour marcher, prenons notre parti d'être versés ou cassés.

Pourtant nous arrivons sans le moindre accident aux Estables, après avoir fait toujours en montant huit lieues en huit heures dont quatre dans un brouillard épais. Une seule fois, du haut d'une forte montée, nous avons aperçu le pays que nous laissons derrière nous éclairé par le soleil; cela entrevu à travers le brouillard était d'un aspect singulier invraisemblable.

Les Estables est un bourg misérable au pied des Cévennes. Le cadre doit être d'un grand aspect mais nous n'en pouvons rien soupçonner et nous pataugeons dans une boue qui n'est que bouse de vaches délayée sur des cailloux pointus. À la recherche d'une auberge où nous puissions manger nos provisions à couvert, nous entrons chez une géante à petite tête, bête, sale comme un peigne et couverte de bijoux qui se meut à la manière des tardigrades et qui a l'air de ne pas comprendre un mot de français bien qu'elle comprenne fort bien. Son taudis est infect.

Dans la cuisine le plafond enfumé sert de grenier à provisions (comme dans tout le pays d'ailleurs). Des lattes qui se croisent aux solives, pendent des saucissons, des vieux souliers, des pains de graisse de porc, d'énormes morceaux de lard rance dans les pays de petite consommation, des boyaux de tripes, des hardes.



Le Mézenc vers 1905.

Au centre, la ferme de "Court d'Argent" actuellement ruinée

Manceau balaie lui-même un coin où nous mangeons sans appétit et avec froid. Nous tâchons ensuite de gagner le pied du Mézenc. Le soleil a l'air de vouloir essayer de dissiper les nuages, mais nous ne trouvons qu'une pluie serrée et un vent glacial. J'y renonce et Bérangère n'est pas fâchée. Il faut pourtant laisser encore trois heures de repos à ces pauvres chevaux et que devenir dans un désert où il n'y a pas un arbre, pas une pierre creuse pour s'abriter ? Rentrer dans l'auberge de la géante nous semble pis que tout. Ça a l'air d'un mauvais lieu et ici les auberges sont cela généralement.

Le guide que nous avons pris nous amène chez lui et là nous trouvons un véritable intérieur Van Ostade : une chambre sombre, la fumée sortant par un trou sur le côté du mur, des lits en caisse

comme tous ceux du pays. Peu d'apparence de draps, des haillons de couvertures de laine et toute une famille intéressante et bien groupée. La vieille mère fait la soupe, le père (notre guide) fait le feu, la fille aînée allaite son poupon ou le berce avec son pied pendant que ses mains font de la dentelle, de la guipure noire magnifique. Le gendre est assis sur le lit. Une vieille voisine infirme est à la porte. On lui fait la soupe par charité. Une autre vieille babille aussi en faisant de la dentelle. D'autres jeunes filles font de la dentelle, plus belle encore. La petite fille de quatre ans vient aussi. Nous causons avec nos aimables hôtes et le fait est qu'ils sont charmants, très intelligents, parlant le patois entre eux et avec nous le français le plus recherché. C'est étonnant comme ils se servent de mots que nos paysans berrichons ignorent telles que « rétrograde », « derechef » parlant au prétérit indéfini et pinçant le subjonctif d'une manière qui paraît prétentieuse dans leur bouche. Ils sont dévots à l'excès. Ils font le jeûne des quatre temps, même la jeune nourrice, aussi le moutard braille après avoir tété. Il n'a pas trouvé son compte à cette dévotion là. Cependant on triche la règle et le curé consent que l'on sonne midi à onze heures et demie. Il est avec le ciel des accommodements. Au son de la cloche de cet angélus de contrebande, on sert la soupe que nous avons vu faire. Elle est excellente. Ce sont des pommes de terre cuites avec des oignons, du beurre et du sel. Manceau qui sort de table s'en bourre impunément. Ces paysans dont l'intérieur est sordide (mais d'une misère de paysans et non de cabaret. Le plancher est poudreux, terreux et non ordurier. Dans l'auberge de la géante, les images de dévotion, côtoyait les images obscènes !)

vaches et font un excellent beurre grâce à la dentelle gagnent de est cultivateur et en outre sont vêtus et la pauvre une habitude de Pourtant, là aussi on aime regarde curieusement et ajustement.

Mon l'agrafe d'argent de l'objet d'admiration. toucher. Les vieux de très heureux. Les d'une vie plus aisée. voudraient s'en aller et bien portants. Pas de Monts Dore. Les plate moins tourbeux et les les seconds plans des prairies fauchables. C'est mézines, bœufs et vaches et belles chèvres).

Traits de mœurs : les hommes femmes. Le Père ayant déjeuné du bourg ne vont jamais avec les garçons fréquentent beaucoup les cabarets

et dansent entre eux ou avec des filles perdues quand il y en a, chose rare dans le pays. Quand les filles honnêtes vont à la promenade, c'est deux à deux avec des sœurs. Toutes savent lire et toutes parlent très bien le français.

Nous quittons la famille cévenole avec des poignées de main. Manceau met de l'argent sur le berceau du poupon sans quoi on ne l'eut pas accepté. Nous montons en voiture. Nous ne faisons pas notre testament...

C'est d'après ce journal de voyage que George Sand écrivit son roman vellave : Le Marquis de Villemer. Ernest Ribbes en fait le commentaire suivant : « On retrouve dans ce roman des phrases entières du journal, mais il est évidemment très romancé. On y retrouve l'hôte, Jean-Baptiste Rochette, l'ancêtre des Chanéac, des Ribbes et des Exbrayat actuels et sa famille. Il est plaisant de remarquer que George Sand ne s'est pas rendu compte que si nos paysans parlaient si bien le français, c'est qu'ils traduisaient leurs phrases du patois en français, utilisant sans peine les formes de grammaire qui lui paraissaient si « prétentieuses dans leur bouche ». Car en patois, c'est naturellement qu'on les emploie. Aujourd'hui encore, nos Establains, lorsqu'ils parlent en patois,



qu'ils vendent et consomment. Les filles quinze à vingt sous par jour. Le père facteur rural. Les haillons dont ils maison où ils s'entassent sont parcimonie et d'austérité.

les bijoux et les parures. On avidement mon très simple manteau de caoutchouc et mon manteau de laine sont Tout le monde veut y la maison disent qu'ils sont jeunes ont le sentiment Les jeunes filles surtout qui avec nous. Tous sont gais goitreux comme dans les aux habités sont plus sains, moissons couvrent encore montagnes ainsi que les là qu'on engraisse les bêtes montagnardes (beaux moutons

utilisent volontiers l'imparfait du subjonctif. Mais ils ne l'utilisent plus lorsqu'ils parlent français ».

Lors de cette visite, Jean-Baptiste Rochette avait 60 ans, son épouse 59, leur fille 27. Le « poupon », un garçon, était âgé de deux mois à peine.

Le dernier épisode du marquis de Villemer se passe aux Estables. En voici l'extrait se situant entre l'arrivée et le départ du village :

« On gagna enfin le village des Estables. Peyraque passa avec dédain devant l'auberge d'une certaine géante aux jambes nues et au carcan d'or, véritable tardigrade d'une étrangeté repoussante. Il savait que le Marquis ne trouverait là aucun zèle. Il le fit descendre chez un paysan qu'il connaissait. On s'empressa autour du malade en l'accablant de questions et d'offres qu'il n'entendait plus.

Peyraque fit sortir d'autorité les inutiles, donna des ordres et agit de lui-même. En peu d'instantes le feu flamba et le vin bouillant écuma dans la chaudière. M. de Villemer étendu sur une épaisse couche de paille et de gazon sec voyait Caroline à genoux près de lui, occupée à empêcher que le feu ne prit à ses vêtements et le couvrant avec l'amour d'une mère. Elle s'inquiétait pour lui du breuvage terrible que préparait Peyraque avec forces épices. Mais le marquis avait confiance dans l'expérience du montagnard. Il fit signe qu'il voulait lui obéir et Caroline approcha en tremblant le gobelet de ses lèvres. Il put bientôt parler et remercier ses nouveaux hôtes et dire à Peyraque en lui serrant les mains qu'il voulait être seul avec lui et Caroline.

Ce ne fut pas chose facile que d'obtenir de la famille d'abandonner son abri pour quelques heures. Les abris sont rares sous ce ciel inclément et les troupeaux, unique richesse Cévenole, sont logées de manière à ne point laisser de place pour les habitants. Ceux-ci, en particulier ont une réputation de rudesse et d'inhospitalité depuis le meurtre du géomètre que Cassini avait envoyé pour mesurer le Mézenc et qui fut pris pour un sorcier. Ils ont beaucoup changé et se montrent plus affables aujourd'hui. Mais leurs habitudes sont celles d'une misère profonde. Et pourtant, ils sont très commerçants, bons éleveurs de bestiaux magnifiques et aussi bien fournis que possible en denrées d'échange. Mais la dureté du climat et l'isolement du site le plus âpre ont passé dans leur esprit et comme dans leur sang.

« Leur misère est surtout le résultat d'une avarice héréditaire et un profond mépris pour les véritables aises de la vie. Intelligents et ivrognes, épris de l'eau de feu comme les sauvages. Dévots et vindicatifs en même temps que probes et religieux, ils mêlent la haine à la charité, la superstition à la foi. Ils ont dans l'âme un peu de sublime et un peu de l'horrible du sol qui les porte ».

(Le paragraphe qui précède se trouve sur le manuscrit de George Sand mais a été effacé et ne figure naturellement pas dans les éditions de cette œuvre)

La pièce qui composait avec l'étable tout l'intérieur de la maison enfin abandonnée à Peyraque et à ses amis étaient fort petite et guère plus riche que la grotte celtique de la veille d'Espaly. La fumée s'engouffrait partie dans la cheminée, partie dans un trou béant sur le côté de la muraille. Deux lits en forme de caisse recevaient la nuit d'une manière incompréhensible une famille de six personnes. La roche brute formait le sol mais à côté, les vaches, les chèvres et les poules avaient leur aise.

Peyraque étendit partout de la paille propre, s'approvisionna en bois, fouilla dans le bahut, trouva les aliments et força Caroline à manger et à se reposer... »